

Leur mort entre mes mains

« Bienvenue en enfer. », ces mots résonnèrent en moi. Je fus pris d'une angoisse soudaine, je commençai déjà à regretter ma décision, ma famille me manquait. Je fixai le soldat qui venait de prononcer ces mots : il n'avait plus de jambes, le médecin enveloppait ses moignons sanglants de bandages.

Cela faisait trois ans que la guerre durait. Le front manquait d'hommes et mon père me força à m'enrôler. J'avais été aveuglé par la propagande. Mon uniforme m'avait persuadé que j'étais puissant, que j'avais de l'autorité, mais à la vue de ce combattant j'avais réalisé que nous étions tout simplement des pions et que je n'avais qu'un seul objectif : survivre assez longtemps pour être renvoyé chez moi.

Je m'enfonçai dans le dédale des tranchées, des explosions se faisaient entendre au loin, je serrais mon fusil dans mes mains comme un enfant serre une peluche dans ses bras. Après plusieurs minutes de marche dans la boue, nous arrivâmes à notre position quand un sifflement strident, d'abord presque inaudible, monta en crescendo pour s'achever dans une explosion, suivie de hurlements. On nous cria de nous mettre à l'abri mais pour certains, c'était déjà trop tard. Des dizaines de cadavres gisaient au sol. En voyant ces atrocités, j'avais du mal à respirer et même à bouger, je restai donc en boule par terre.

En levant les yeux, je vis un homme portant une épaisse barbe grise pleine de terre et de poux, assis là, devant moi. Il baissait la tête et je ne pouvais pas distinguer le reste de son visage, partiellement caché par un vieux chapeau. J'étais comme déconnecté du monde extérieur. En présence de cet homme mystérieux, tout semblait ralentir autour de moi. Je demandai d'une voix tremblante : « Qui êtes-vous ? ». Ce à quoi il répondit : « Je suis un marchand, un négociant. Maintenant à moi de vous poser une question : que désirez-vous le plus au monde ? ». Il ne perdait pas de temps ! Je compris que ce que je vivais n'était pas naturel, c'était extraordinaire. Je lui demandai alors : « Êtes-vous un génie ? »
– En quelque sorte, mais je vous ne vous accorderai qu'un seul de vos souhaits. »
Je réfléchis. Je ne voulais pas rentrer chez moi car je savais très bien que ma famille mourrait de honte si je revenais et qu'on me renverrait aussitôt front. Il fallait donc que je survive ici coûte que coûte.
« Je veux survivre ici à tout prix ! »
– À tout prix, dites-vous ? Très bien je vous garantis de survivre disons... une semaine mais en échange vous donnerez la vie d'un de vos camarades. Il vous suffira d'écrire son nom dans ce carnet. »

Je fixai le livret qu'il me tendait. Après tout, des milliers de soldats mouraient chaque jours sur le front, qu'importait une mort de plus ? Au moment où je touchai le carnet pour m'en saisir, l'homme me fixa avec des yeux rouges comme le feu et son sourire devint presque diabolique. Je m'assoupis brusquement et me réveillai le carnet dans les mains, me demandant si tout cela s'était réellement produit.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cette singulière rencontre. J'étais heureux, calme, me sentant comme immortel. J'avais volé des documents contenant les noms de toutes les recrues du régiment. Je me contentais d'écrire un nom chaque semaine. Je n'avais pas de peine ni de pitié pour ces soldats. Je me disais que c'était leur destin. J'étais tout de même intact, c'était un juste prix à payer. J'avais l'impression d'être invincible, d'avoir accès à la vie éternelle. Il me suffisait d'écrire assez de noms. J'accélérais la cadence. Qu'avais-je besoin d'attendre qu'une semaine s'écoule ? Jour après jour, j'écrivais un par un les noms de mes compagnons d'armes. C'était devenu un automatisme. Mais j'avais oublié que j'étais aussi dans la liste des soldats et sans m'en apercevoir, j'écrivis mon propre nom. Me rendant compte de mon étourderie, je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour l'effacer mais je venais de signer mon arrêt de mort. J'en étais convaincu. Il me semblait que je m'approchais d'une mort inévitable et pourtant, je survécus.

Après la fin de la Grande Guerre, je m'installai dans mon village natal avec ma famille. Je fus accueilli en héros alors que j'étais loin d'en être un. Je ne savais plus que penser de cette rencontre sur le champ de bataille mais j'avais l'impression que les centaines de camarades dont j'avais noté le nom me hantaient. Je me mis à voir des cadavres de poilus, debout, me regardant dans la rue, vêtus de leur uniforme déchiré et sanglant. Ma vie devint alors monotone, dépourvue de joie. À mesure que les années passaient, je voyais de plus en plus souvent mes défunts frères d'armes. Un jour, je vis cet étrange homme, avec qui j'avais scellé ce terrible pacte. Je m'étais assis dans un café quand la clochette de la porte retentit. Il entra. Il était l'heure de payer.